

Pluie, toujours pluie, l'interminable pluie, dehors. Dehors rien d'autre. Moi, les os enfin au sec depuis quelques jours. Quelques ne dit pas le passage du temps. Au sec. Malgré le froid. À l'abri. Cognées du vent et de la pluie contre la vitre et sur le toit. Étrangeté du lieu. Étrangeté plus grande de la femme en ce lieu recluse. Comme si en ce lieu était née. Comme si, espace autour d'elle, excroissance ou exondation de son corps. Lieu comme engendré par elle, accouché, mis bas. Ni wagon à bétail, ni voiture-couchettes ou restaurant d'un train de luxe d'autrefois. Transes, Orient. Images. Depuis combien de temps elle, ici, recluse. À quelle fin ou pire à quel usage ? Corps fouetté par la pluie. Et depuis combien de temps en sa cécité recluse. Pas de plaie à la place des yeux, une cicatrisation achevée, ancienne, une absence polie par le temps. Beau visage sans âge. Effrayant. Elle. Une femme. Lente et violente. Et moi, en ce lieu, homme vieux, épuisé, sans désir. Au bout d'une voie ferrée, d'une terre sans nom, face à cette femme, elle aussi, sans nom. Sommeil de fin du monde sous la pluie. Sommeil de plus en plus difficile pour moi. Elle, un doux ronflement. Ou son simulacre. Aucune certitude. Son long sommeil sans nom. Quel monde encore debout en deçà de ses yeux manquants, de ses rêves. Et quel monde encore debout dans mes yeux fermés, quoi dans mes yeux fermés. Nuits cauchemardeuses. Au réveil aucun souvenir. Sous la pointe du crayon, le dessin d'aucun rêve, d'aucun paysage

d'avant. Un dessin du présent. Rien d'autre sinon quelques mots dérisoires et l'oubli avec soin enfoncé dans les reliques des jours perdus. Ni paradis, ni enfer. Perdus. Le ciel pleut, sans fatigue.

Mots couchés, mots sans sommeil, paupières relevées, soulevées avec l'œil de la lettre penché vers les gouffres, la disparition. Petits dessins de l'écriture. Jambages et boucles, hampes et hastes. Des mots parfois me viennent comme de langue morte. Tenue incertaine d'un sens, vibration, dissipation le plus souvent. Entre à quoi bon et pourtant, renoncement et ténacité, lâcheté et courage. Dispersion. Nébulisation. La pointe suspendue au milieu d'un mot, l'hésitation devant sa graphie, le redoublement problématique d'une consonne, l'accentuation d'une voyelle. Petite musique à l'intérieur. Notation du désordre. Et des cartes, des cartes. De la géographie par défaut d'histoire. Cartes des mondes anciens, portulans. Plan d'une ville traversée, déserte. Venise, peut-être la ville dans les veines. Plan d'une autre, abandonnée depuis longtemps. Un monde derrière les épaules. Ou dessus. Fardeaux. Caricatures d'atlantes. Exténués, les atlantes. Nous, si peu nous.

Au matin, joues et oreiller baignés de larmes. Sans pourquoi. Sans souvenir du rêve qui en est l'origine. Un trop plein de nuit horrifiée. Ou bien le renoncement, l'adieu aux derniers bleus des iris. Yeux délavés de mon double dans le miroir des toilettes. Extinction progressive de la couleur. La pâleur. Par défaut de lumière ou vieillesse qui s'aggrave. Dehors, ciel gris. Dedans cheveux blancs. Les miens, les siens. Prématurément, les siens. Ma barbe aussi, blanche. Et rouge, oui, cela rouge encore, le

peu de vif. Sa robe soudaine. Mais quoi rouge dans sa tête sinon la douleur nourrie par la nostalgie pareille à celle d'une main coupée. Rouge douleur. Oui, cela. Rouge douleur. Et bleu douleur, nostalgie de l'azur effondré derrière les nuages. Manque de ciel.

Pour prévenir l'inévitable manque de papier, j'abrège, je serre les signes, j'avance par saturation : petits croquis traversés d'écritures pattes de mouche. Relecture de plus en plus difficile. Tant de pénombres à l'intérieur. Tant de nuit dehors. Sans étoiles. Un mot ce mot-là, étoiles. Depuis longtemps. Depuis longtemps cousues. Depuis longtemps choses estompées derrière leurs noms. Ne saurais dire où Aldebaran, Orion ou la constellation du Cygne. L'ébauche d'une pure littérature, l'omission du monde. Écrire dans l'effacement. Et elle, là-haut, étendue sur sa couchette, à demi présente. Comme moi. Entre vie et mort. Sa voix chuchotée, enregistreur collé contre ses lèvres. Sa voix pour moi inaudible. Elle, comme moi, rien que des variations, des usages, des pronoms personnels, des effets de conjugaisons. Elle et moi, enclos dans ces usages. Sans autre existence que ces usages. Des survivants. À peine des figures.

Un crayon entre les doigts comme un rameau d'olivier dans le bec d'une colombe à la fin du déluge, Ararat, je cherche le mont, mais aucun signe aujourd'hui d'une fin, aucune annonce de printemps, nulle accalmie, rien qu'une trop lente atténuation du souffle, un déclin sans excès de souffrance. Mouvements décomposés, gestes sans plus d'amplitude, pas contraints, étriqués, corps engourdis. Affaiblissements. Presque plus de réserves.

Du vin, oui, beaucoup, encore, à profusion même. Trop pour l'abstème que j'étais. Quant à elle, guère plus de deux ou trois verres quotidiens. Mais le reste, conserves, pâtes, riz, quelques boîtes de thon, de sardines. Deux bouteilles de gaz. Et après. Pensée informe. Quel après pensable dans le temps détruit. Après, les ventres vides. Ventre affamé n'a pas d'oreilles. Nausée. Chacun pour soi. La défaite pour deux. La dévoration.

Pas très bon, le son, mais tout de même, au moins d'autres bruits que celui de la pluie, de nos voix, de nos pas, de nos gestes ensommeillés. L'appareil posé sur la table, nos oreilles collées contre. Elle face à moi, front contre front, presque. Archives du monde.

Chants d'oiseaux, bruissements, stridulations d'insectes, miaulements, aboiements, étranges flûtes de Pan – effet du vent dans des tubes en plastique enfoncés dans la terre, tuteurs pour tomates grimpantes, cœur de boeuf, dit-elle, hauteurs variées des piquets, gammes. Bruits de rames : barque, aviron, canoë, rythmes, battements à la surface de l'eau et, plus tard, chants de vagues échouées sur le sable, chants frappés des femmes qui vont laver les linges, déferlantes fracassées sur les rochers. Calcaire, granit, pas les mêmes sons. Grincements de portes, claquements de fouet, feux d'artifice. Et maintenant chutes du Niagara, chutes du Zambèze, avalanches. Bruits de tôles froissées sur la E. 80, vrombissements de moteurs, explosion d'un camion-citerne, départ d'une fusée, voix d'homme depuis la lune, tirs de roquettes dans les ruines de Beyrouth, à quelle époque, bombardements de Coventry. Les Tours jumelles. Une minute

de silence devant un mémorial. Crépitements des appareils photographiques tout ça mitraille. Feu d'images. Archives du monde. Charognes. Non, pas la peine aujourd'hui. Ne mettez pas en marche. Une heure trente de cris. Assez. Ses mains sur les miennes. Un verre de vin ? demande-t-elle. Non, pas. Pas envie.

Nuit agitée, empesée, lestée par l'écoute de la veille. Défilé d'images. Défilés militaires. Les sons devenus images dans les lambeaux des rêves. Cris. The end. Comme un dernier film, comme l'optogramme sur la rétine d'un mort. Images saccadées, pellicules grattées, coupures, collures, rayures, compte à rebours. Actualités. Un coq. Un cri sorti d'elle au-dessus de moi. Puis rien, silence sous la pluie. Rembobinage. À nouveau défilé d'images. Les mêmes, d'autres. Autre siècle. Grain des voix. Des mots, comme au temps du cinéma muet, un carton, des mots lisibles entre deux séquences. Pas de sons. Des mots inouïs. Des écritures déchiffrées dans le sommeil. Hauts bâtiments, pages de signes. Chine ou Japon. Des livres, des rouleaux, des langues nouées. Et cri encore hors d'elle. Ou hors de moi. Ses cris dans mon rêve. Peut-être. La confusion des apocalypses. Ses mains sur les miennes, encore. Dans la nuit du rêve.

Au bord du récit. Retour du temps dans la voix. Hier, avant-hier, avant avant, entre deux guerres, toujours le temps entre deux guerres, pas d'autre, avant le Mur celui-ci, un autre, tant ont été édifiés, avant la Bombe, quelle bombe, quelle génération de bombes, avant le souffle, au commencement, du temps d'une autre langue sur mes lèvres, quand d'autres langues flottaient autour d'un pauvre berceau. Des noms de lieux disparus, des

frontières déplacées. Des débuts de phrases : quand les derniers trains à vapeur ont disparu, quand il a fallu les remettre en circulation, quand l'électricité, quand la centrale nucléaire, quand les nuages ont passé les douanes, quand la première brebis a mangé sa mère, après la découverte du code génétique, après la première transplantation cardiaque, quand une chienne a fait le tour de la terre, avant le premier bébé-éprouvette, le lendemain du premier viol, du temps de la guerre froide. L'Histoire, ah, l'Histoire et nous dans ce tourment, nous sans noms. Elle, ses récits sans noms. Sa voix au bord du récit.

L'Ange, murmure-t-elle.

Conjuration des choses absentes. Inventaire des nostalgies et autres lieux, des choses oubliées, perdues, déjà vues ailleurs, avant, en d'autres temps. Sur la table, aucun oiseau mort, aucun papillon épinglé sur sa planche de liège, pas la moindre trace de lichens, pas une fourmi égarée dans le sucrier, ni pince à sucre, plus d'encrier en porcelaine blanche au coin du bureau de l'écolier, ni plumier, ni sergent-major, ni morceau de craie, ni crayon d'ardoise, aucun buvard avec publicité pour une marque de cirage – première lecture du mot kiwi, je me souviens – ni compas, ni des yeux de verre pour la femme endormie ou un vieil ours au ventre ouvert sur la paille, pas de tache de vin, pas de miettes de pain, nostalgie, oui, nostalgie du goût du pain, ni les vestiges du repas de la veille, ni les lettres du mot amour rageusement gravées avec la pointe d'une fourchette à moitié édentée ou celle d'un canif, ni les prénoms, rien de tout cela et pas même les souvenirs de la vie d'avant, ni les épitaphes et

sentences recopiées, avec un stylo-bille qui fuyait de génération en génération, ni l'adresse des défunts, ni le code postal des étoiles, ni les derniers mots d'un trou noir, les nébuleuses, les comètes, ni les restes d'un bâton de rouge à lèvres avec doux baiser éperdu, non rien de tout cela non plus, à peine l'empreinte des coudes cagneux, besogneux des déserteurs et des sauvages, les fibres du bois d'une table rongées ça et là par un mauvais vinaigre, les anciennes mouillures laissées par une wassingue gorgée d'eau sale, la traînée du silence des taiseux et des timides, des dépôts de suie après passage dans les tunnels, et cette envie de se laver qui s'ensuivait, un cœur brûlé avec le brandon d'un cigare. Peu ou rien. Sur la table. Reliques. Coulures de bougies, restes soufrés d'allumettes décapitées quand on les frottait sur le grattoir, quelques signatures illisibles, et encore tous les autographes du silence, les traces, ces choses à peine présentes, souvenirs d'improbables présences. Ni peines. Ni chagrins. Apathie. Aucun livre non plus. À quoi bon ici des livres. Parole d'elle assise ici face à moi, mains posées de chaque côté d'une assiette creuse et vide, modèle carré, céramique noire du Japon ou de Corée. Voici le livre de la faim à venir. Ce livre-là suffit à remplir notre peur. Nul alphabet dans la cuillère, pas une phrase sur le bord de l'assiette. Le silence des choses absentes. Sur la table.

Ses pieds nus sur les barreaux de l'échelle. Métal froid, j'imagine. Lente descente. Ses mains nues sur les barreaux de l'échelle. Lente descente. Robe rouge et ses mots : trop froid là-haut, trop, peux plus. Trop seule. Soulève mes couvertures, se glisse dans ma couche. Moi contre elle. Mon corps contre le sien, elle étendue contre moi. Entre mes bras. Mon souffle sur elle. Ivresse de Noé.

Chacun réchauffant l'autre mieux que le vin. L'allumette et le grattoir. Ce serait le début d'une fable ou d'un conte. Nudité de nos visages, nudité de nos mains, nudité de ses pieds. Pas plus. Mais plus chaud pourtant, l'un de l'autre plus chauds, tous deux. Et toujours distance respectueuse, somptueuse dans le désastre, distance du vouvoiement. Trouée du vous dans le silence. Sa voix si près de moi. Quels mots pour sa voix ? Une voix d'alto. Si faciles ces mots-là, devenus muets, presque usés par les redites. Tant de voix sont voix d'alto quand je tente d'évoquer une voix et si peu sont à l'origine du tremblement de mes vieilles paupières. Mais alto, cette voix venue du fond de la femme sans paupières. Un rien de raucité, de rocaille, de thym, d'asparagus sauvage. Des mots paysages. Hors la bouche d'un visage sans yeux, des mots paysages. Paysages perdus. Dehors la nuit, la pluie, aucun paysage, aucune apparition non plus d'un paysage sous la pointe du crayon. Dessins de foules, graffitis plutôt. Une page entière comme déchirée de foules, de masses sans visages, sans yeux ou sans bouches, voire sans nez, des séries d'ovales, de ronds enchevêtrés, de sabliers, de quelques traits à l'intérieur, masses de visages anonymes, avec bouches hurlant parfois, yeux effarés. Têtes plus que visages. Crânes déjà. Oui quelque chose, dans ces dessins, de l'ossuaire. Collection de reliques d'une espèce en voie de disparition. Une tête de chien déchirant l'horizon, aboyant contre le ciel. Une eau-forte oubliée.

Elle, sur la banquette inférieure, corps tourné vers le fond. Endormie. Dos rond, jambes sans doute repliées sur la poitrine. Respiration lente. Apaisée depuis quelque temps. Ou bien engourdie. Même la peur engourdie. Par le froid. Sommeil contre

la faim et le froid. Encore que, la faim. Appétit d'oiseau. Ou bien crainte d'un départ inopiné de ma part, alors privation, sacrifice. Peur de l'abandon. Peu de réserves. Pour un siècle d'un mois, deux mois. Si. Et contre le froid, quel remède contre le froid. Le monde anéanti. Oui, bon. Ainsi pour chacun sur la fin ou sur le seuil, selon ses illusions ; ainsi à l'approche de la mort, cette pauvre pensée d'une destruction généralisée. Mais ailleurs. Aucun écho d'ailleurs dans le temps de cette fin pour moi. Le monde ailleurs sans doute anéanti pour un autre mourant. Si peu de vif, ici. Tellement fragile la frontière, entre le vif et le mourant. L'épaisseur d'une couverture, celle de nos linges puants. Odeur envahissante, âcre, pas celle de la traversée des eaux boueuses sous la pluie, ni celle des sous-sols de la ville peuplée d'ombres, ni celle d'un grenier-refuge d'une maison abandonnée avec peaux de lapin suspendues à la poutre maîtresse d'un toit aux tuiles arrachées par le grand souffle. Non. Aucune de ces odeurs d'avant mon arrivée dans ce wagon. L'odeur de soi. La mienne. La sienne. Nos odeurs mêlées à d'autres plus anciennes, odeur du linge accroché aux fils tendus dans la largeur, d'une fenêtre à une autre. Moisissures des lessives dans l'humidité incessante.

Elle dit. Bientôt nous cesserons de moisir. Le grand froid viendra après la première neige. Le grand froid assainit, aseptise. Le grand froid comme un feu. Détruit. Je l'entendrai tomber. J'ai appris à reconnaître la nature des flocons, leurs qualités, aux variations et variétés du silence. Mais cela, je vous l'ai déjà dit, me semble-t-il. Le linge gèlera sur la corde, se figera. Il gèlera tout autour de nos corps. Cela je ne le sais pas encore. Ni vous.

Avant, quand mon wagon n'avait pas été détaché du convoi, le chauffage fonctionnait. J'imagine, imaginez vous aussi, l'étreinte du tissu dont les fibres se resserreront autour de nos muscles affaiblis. Jamais je ne pourrais moi, vous étreindre avec une force pareille. Jamais ne le pourrez, vous non plus. À nous briser les os. Les moisissures microscopiques qui ont envahi nos vêtements, notre peau, l'intérieur même de nos corps, disparaîtront. Nous aussi. Le temps du grand hiver arrive. La lumière va changer. Ne le voyez-vous pas. Dehors. Malgré la pluie. Je le sens, là où j'avais des yeux, dans ces trous inutiles. Ça fait comme des petites lames de couteaux, taillées dans la glace, qui ravivent les plaies. J'ai mal. J'ai mal, j'ai froid. Prenez-moi dans vos bras. Prenez-moi.

Hoquets douloureux, sans larmes. Lierre accroché au vieux mur. Je suis pour elle un vieux mur.

Chance que la lune, depuis longtemps je crois, n'agisse plus sur moi. Dit-elle. L'odeur du sang eût saturé la pourriture de nos linges. Vous devriez partir. Non. Je ne le veux pas, mais vous devriez. Me manqueront votre voix, la chaleur tardive de votre corps que j'ai pu réveiller, vos petits écrits pattes de mouche, comme vous dites, votre crainte exaspérante d'encombrer, vos gestes inachevés, votre vieille tendresse. Je ne veux pas que vous partiez. Je ne veux pas.

Lente, très lente respiration. Avec soubresauts. Sanglots étouffés dans la gorge. Puis à nouveau, respiration très lente. Au bord de l'arrêt parfois et puis ample reprise comme au sortir de l'eau.

Nageuse de grands fonds. Moments de rien, moments de peu.
Sommeil fragile, sommeil facile, sommeil sixième de la mort.

Quand je mourrai, car je mourrai avant vous, dit-elle, je veux
ma tombe dans la neige.

[Ouvrir la page de ce livre sur amourier.fr](#)